



« S'IL VOUS PLAÎT ... DESSINE-MOI
UN WIKO »
BÉNÉDICTE ZIMMERMANN

Directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris et directrice du Centre Georg Simmel Recherches franco-allemandes en sciences sociales (UMR 8131), Bénédicte Zimmermann est née en 1965 à Mulhouse, France. Elle a fait des études d'histoire et de sociologie politique à l'Université Paris I et à l'Institut d'études politiques de Paris. Parmi ses publications : *Ce que travailler veut dire : Une sociologie des capacités et des parcours professionnels* (2011) ; *La liberté au prisme des capacités* (éd. avec Jean De Munck, 2008) ; *De la comparaison à l'histoire croisée* (éd. avec Michael Werner, 2004) ; *Les sciences sociales à l'épreuve de l'action : Le savant, le politique et l'Europe* (2004); *La constitution du chômage en Allemagne : Entre professions et territoires* (2001); *Le travail et la nation : Histoire croisée de la France et de l'Allemagne* (éd. avec Claude Didry et Peter Wagner, 1999). – Adresse : Centre Georg Simmel, École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 190–198, Avenue de France, 75244 Paris cedex 13, France.
E-mail : bzim@ehess.fr

Juste avant mon arrivée au Wissenschaftskolleg, je venais de publier un livre synthétisant les résultats de mes dernières années de recherche et je ressentais le besoin de faire le point, d'identifier les questions clés d'un nouveau chantier pour les années à venir. J'avais quelques articles à rendre. Je les ai rédigés en arrivant, ils ont été publiés depuis.

Je ne suis pas arrivée au Wiko avec un projet d'écriture, plutôt avec l'espoir d'enfin (re)trouver le temps de lire, de voyager d'un auteur à l'autre, sans me préoccuper d'un rendement productif immédiat : pas d'objectif de nombre d'articles à publier, pas de chasse aux financements de la recherche, pas de tâches chronophages de management de

la recherche. Mes espoirs n'ont pas été déçus, même si sur les deux derniers points j'ai souvent été rattrapée, et bien plus que je ne le pensais, par mon institution d'origine. Tout au long de l'année, j'ai apprécié au plus haut point qu'existent encore des îlots comme le Wiko qui résistent à une culture de l'excellence strictement pilotée par des critères quantitatifs et court-termistes d'évaluation de la production scientifique. Le chercheur y est si bien traité, ses recherches tant considérées, qu'il a l'impression d'atterrir sur une autre planète.

J'avais des idées de textes à écrire, dont certains me tenaient à cœur, mais pour lesquels je n'avais pris aucun engagement, ni par rapport à un éditeur, ni par rapport à moi-même. Je n'en ai écrit aucun, mais j'en ai écrit d'autres, en accord avec le principe que je m'étais fixé de profiter du luxe qu'offre le Wiko de pouvoir me laisser guider là où le hasard des rencontres et le désir d'exploration m'emmèneraient. Les idées avec lesquelles j'étais arrivée ont entre-temps muries et je rentre avec autant d'engagements, désormais pris avec moi-même, pour les mois à venir.

En lien avec l'ouvrage que je venais de publier, cette année a aussi été marquée par de nombreux séminaires et conférences donnés en France et en Allemagne. Trop peut-être, mais la présentation de mes travaux, en particulier auprès de collègues allemands (Bochum, Berlin, Göttingen, Hambourg) et leur réception, assez différente de la réception française, ont été des expériences hautement instructives et enrichissantes.

Mais au-delà de tout, le vrai bonheur a été cette année de pouvoir me consacrer à un même texte de manière continue, des journées entières, jusqu'à ce qu'il soit fini. Les conditions de travail offertes par le Wiko ont été décisives, mais aussi les conditions de vie familiale : un mari en année sabbatique, entièrement disponible pour s'occuper de nos enfants et des multiples petites tâches chronophages qui rythment une vie de famille. Nous nous sommes tous les cinq beaucoup plu dans l'environnement prévenant du Wiko et à Berlin, ville si accueillante et facile à vivre. Sans doute le Wiko ne serait-il pas le Wiko s'il n'était à Berlin !

Certains de mes co-Fellows ont pu comparer le Wiko à un zoo ou un cirque, braquant les projecteurs sur la comédie humaine qui s'y joue. Et de fait, le Wiko c'est aussi cela : une forme d'expérimentation qui se renouvelle chaque année. Mettez quarante chercheurs dans un bocal où les frontières entre vie professionnelle et vie privée deviennent labiles et voyez ce que ça donne. Au fil des années, les dévoués membres du staff doivent voir les mêmes scènes se reproduire, s'en amuser parfois, peut-être aussi s'en lasser. Je me

suis pour ma part délectée à observer cette petite communauté dans son bocal, me sentant à la fois dedans et dehors – déformation probablement liée au métier de sociologue.

Du dehors, on voit comment, au gré des semaines et des mois qui passent, les personnalités individuelles, mais aussi les dynamiques de groupes et de sous-groupes se font et se défont, comment peu à peu se révèlent les caractères que l'on retrouve dans toute comédie humaine : le sage, la diva, la bonne mère, l'artiste, le pitre, le taciturne, le mélancolique, le rêveur, le don juan ... – eh oui, la communauté était très majoritairement masculine ! Derrière la plupart de ces caractères se cachent des personnalités fortes, parfois à fleur de peau. Dans les jeux de l'être et du paraître, les personnes se font jour avec le temps, au-delà des personnages dans lesquels les uns et les autres se coulent plus ou moins consciemment. Il y a ceux et celles qu'on croit connaître, mais qu'on connaît mal, ceux qui se révèlent progressivement et ceux qui resteront secret(e)s jusqu'au bout. Il en résulte de belles rencontres et de belles surprises, y compris avec soi-même.

Du dedans, on a plutôt le sentiment d'une réserve naturelle, d'un parc de régénération d'une espèce en voie de disparition : le chercheur, considéré au titre de ses recherches, l'artiste au titre de son art. Le respect et la reconnaissance de la contribution de chacun sont des points essentiels que je retiendrai de cette année au Wiko. Cultivées par l'institution et son staff, ces valeurs contaminent aussi les relations entre les chercheurs, même si certains, séduits dans un premier temps par la délicieuse sensation de quitter le cadre étriqué et délétère de l'esprit académique national de compétition, ne peuvent s'empêcher dans un second temps d'instiller des dynamiques de mise en concurrence entre fellows. Fort heureusement, il s'est agi là d'une minorité ; pour beaucoup d'autres, dont moi-même, la fonction de régénération et d'échange a fonctionné à plein.